

Corps et espace dans les romans d'El Mostafa Bouignane *Sur La Porte de la Chance*¹

ABDERRAHIM KAMAL

INTRODUCTION

LA LITTÉRATURE CRITIQUE SUR LA REPRÉSENTATION DU CORPS dans la littérature et l'art marocains, et sur la représentation de l'espace en général et de la ville marocaine en particulier, est assez vaste pour que nous puissions en faire l'état des lieux. Nous nous contentons de citer trois travaux qui nous semblent d'un intérêt académique certain. *Poétique de la ville marocaine*² soumet à l'examen un corpus marocain « classique » (A. Khatibi, T. Ben Jelloun, A. Laâbi, A. Serhane, E. Amran El Maleh, Mohamed Leftah) et contemporain (Baha Trabelsi, Rachida Yaakoubi, M. Nedali, M. Binebine), mais également un corpus occidental (C. Ollier, E. Canetti, J. Kessel, P. Bowles, ainsi que des écrivains voyageurs du 19^{ème} siècle). Les auteurs essaient d'y étudier la manière dont les villes marocaines (principalement Fès, Meknès, Marrakech, Casablanca et Tanger) sont revisitées, reconstruites par une pensée et un imaginaire à la fois subjectifs et "stéréotypés". Les contributions de *Lire les villes marocaines*³, elles, tentent de saisir les spécificités du discours littéraire par rapport aux autres discours (notamment savants) sur la ville ; elles essaient surtout de comprendre pourquoi l'écriture romanesque semble étroitement liée à l'espace

¹ Une deuxième étude suivra. Elle portera sur la même problématique mais dans *Des houris et des hommes*, paru aux éditions Marsam en 2010.

² Colloque qui a eu lieu en 2006 et auquel j'ai participé avec une communication intitulée « Tanger fauve » ; j'ai essayé d'étudier la manière dont les peintres fauves ont construit un « Tanger plastique », loin de toute vision exotisante, étant donné justement les possibles plastiques (principalement dans le traitement de la couleur et de la lumière) offerts par cet espace. Les Actes, coordonnés et publiés par Mohamed Lehdahda et Redha Boulaabi ont paru en 2009 dans le numéro 23 de la « Série – Actes de colloques », Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Meknès.

³ Collectif dirigé par Véronique Bonnet, Mark Kober et Khalid Zekri, et édité par la revue *Itinéraires* n° 3 en 2012, chez L'Harmattan en 2013.

urbain en évolution⁴. *Récits du corps au Maroc et au Japon*⁵, enfin, questionne, du point de vue de l'authenticité, la représentation du « corps culturel » dans la littérature et les arts visuels. Elles tentent de voir si ces représentations ne se conforment pas à des canevas préétablis par l'Occident et assimilés par la « parole » littéraire et artistique postcoloniale.

C'est dire que la problématique du corps et de l'espace, entités prises séparément ou dans leur relation de détermination réciproque, reste l'un des « révélateurs » de ce qui se pense dans cet extrême contemporain que nous vivons. Elle interroge, au fond, le devenir du Marocain à partir de sa relation avec son propre corps et avec le corps d'autrui dans l'espace urbain. Nous voudrions, par l'étude des textes d'El Mostafa Bouignane, montrer comment *l'espace et le corps sont à la fois manipulateurs et manipulés*.

L'espace « habitable » au Maroc se décline en trois grands espaces ou zones : la Médina (dite aussi « ville ancienne » ou traditionnelle), la Nouvelle-Ville (bâtie pendant la colonisation française et espagnole) et, à la périphérie des deux, des quartiers-tampans, dont des bidonvilles⁶.

Le déplacement d'un espace à l'autre ou d'une zone à l'autre est un voyage d'une « micro-culture » à une autre, voire d'un corps à l'autre, dans une sorte de quête ou de conquête discontinue, fragmentaire.

Dans les romans d'El Mostafa Bouignane, le corps et les espaces que ce corps occupe, traverse, sont des symptômes l'un de l'autre : le corps est symptôme de l'espace et inversement. L'ensemble est déterminé, dans son déploiement et ses fondements, par une sorte d'histoire politico-sociale qui le surplombe ou le sous-tend.

En effet, chez Bouignane, l'espace et le corps sont d'abord des *mémoires* qui s'infiltrèrent les unes dans les autres par le biais des *traumas* qu'ils subissent. Mais elles sont toutes liées à un arrière-fond, à une mémoire cachée qui se déplace furtivement, de temps en temps, au premier plan : la mémoire politique. L'espace urbain, tout comme le corps qui s'y meut n'échappe pas à cette détermination politique.

⁴ On lira avec beaucoup d'intérêt l'article d'Anouar Ouyachchi intitulé « Représentation littéraire de Fès » et surtout l'article de Brice Gruet intitulé « Au regard du sacré : lecture croisée de la Médina de Fès » et où il met en vis-à-vis son expérience personnelle de la Médina, visitée en 2008, et celle de Titus Burckhardt dans les années 50 ; Brice Gruet exprime son désenchantement : l'unité « de la culture urbaine » de la Médina décrite par Burckhardt a subi un travail de fragmentation qui semble inexorable. Investigation-méditation qui rejoint la représentation que se fait Bouignane du même espace.

⁵ Paru en 2011, puis chez L'Harmattan en 2012, ce numéro thématique de la même Revue *Itinéraires*, a été coordonné par Khalid Zekri et Marc Kober.

⁶ D'ailleurs le mot « bidonville » a été employé en tant que toponyme, en 1932, par la revue *L'exportateur français* ; le mot désignait ces habitations en taule et autres matériaux de récupération, et qui ont fleuri dans la périphérie des usines de Casablanca, au Maroc. Ce phénomène urbain a pris de l'ampleur d'années en années après l'indépendance, à cause de l'absence de politique prospective d'urbanisation et des conditions socio-économiques créées par un régime politique peu porté sur le social.

Dans ce sens, *La Porte de la chance*⁷ et *Des houris et des hommes* peuvent se lire comme la biographie d'une ville et d'une génération de jeunes. Car, il y a chez El Mostafa Bouignane, une relation dialectique mnésique entre le corps et l'espace.

La représentation de l'un y est indissociable de l'écriture de l'autre : tous les deux sont des lieux de vie, de confits, de rencontres et de pouvoirs ; l'identité de l'un se construit et se déconstruit dans et pendant la construction ou la déconstruction de l'autre. Il y a donc mimétisme et symétrie entre le corps et l'espace.

Dans les deux romans de Bouignane, les types d'espaces et de corps sont d'abord des types-symptômes : corps et espace de *l'hybride*⁸, de la *schizophrénie*⁹, voire de la *dualité*¹⁰ : corps-vice, corps-armes, corps-poubelles, corps-emprunté ; mais aussi ville-modernité, rue-place-arène, maison-chambre-dissolution, cimetière-rêve, médina-dénature.

Tous dressent le portrait d'une population errant et se perdant dans son propre corps avant de se perdre dans le labyrinthe de l'espace : une population faite de déchets de l'économie, de rescapés de l'Histoire (les Anciens Combattants), de victimes de la nature (sécheresses), de prisonniers des croyances (religieuses notamment), et, enfin, de victimes directes de la politique économique et sociale pratiquée au Maroc par un pouvoir autoritaire durant les années 60 à 99.

1. ESPACES HÉTÉROGÈNES : CARTOGRAPHIE-ANTHROPOLOGIE DE L'ESPACE

Dans *La Porte de la chance*, la ville de Fès, ville mythifiée par une certaine littérature « orientalisante¹¹ », est présentée dans ses aspects les plus négatifs. L'auteur y dresse une sorte de cartographie où les frontières entre les trois zones-espaces « urbains » sont nettement dessinées,

⁷ El Mostafa Bouignane, *La porte de la chance*, Rabat, Editions Marsam, 2006.

⁸ On lira avec profit l'excellente étude intitulée « Hybridité du corps dans l'art marocain » d'Anouar Ouyachchi, publiée dans *Récits du corps au Maroc et Japon*, *op. cit.* ; l'auteur essaie de voir comment, dans une culture arabo-musulmane verrouillée par le sacré, « les représentations littéraire et artistique du corps visent non seulement à traduire la répression que subit celui-ci, mais aussi à le transfigurer ou à le désacraliser ». L'auteur centrera son analyse sur les travaux plastiques de Abbès Saladi et Mahi Binebine et sur les œuvres littéraires de Mohammed Khaïr-Eddine et Mohamed Leftah.

⁹ La schizophrénie définie ici dans le sens de déstructuration conduisant à une dispersion du corps, voire à sa fragmentation, comme la plupart des personnages de Bouignane, du moins dans ce roman et dans *Des houris et des hommes*.

¹⁰ La dualité est entendue ici comme conséquence d'une stratégie de manipulation politique. Nous y reviendrons. Un corps manipulé est un corps qui subit à son insu les effets pervers du politique.

¹¹ Celle construite par un certain regard occidental depuis la fin du 19^{ème} siècle et que des auteurs du 20^{ème} siècle ont maintenu : nous pensons, à titre d'exemples, aux classiques du genre tels que *La nuit de Fès* et *Fès ou les bourgeois de l'islam* des frères Tharaud ; *Au Maroc* de Pierre Loti. *Regards sur le Maroc* de François Bonjean, ou encore *Visions du Maroc* de Chevrillon.

mettant ainsi en évidence les spécificités des corps qui s'y déplacent. Même si l'auteur met l'accent sur la vie dans les quartiers-tampons, l'investigation des deux autres espaces (la Médina et la Nouvelle-Ville) rehausse les contrastes qui s'inscrivent dans les corps des personnages : leur *constitution* (infirmités ou handicaps), leurs *postures* (axées sur l'attaque et la défense et sur une certaine violence donnée et subie) et les relations qu'ils établissent entre eux et avec l'Autre (qui est à la fois proche et lointain). Ainsi, *les déplacements des personnages sont à la fois des déplacements dans le corps et hors du corps.*

Bouignane procède ainsi à une sorte de cartographie et d'anthropologie de l'espace. Chacune des trois zones est recomposée selon un schème qui donne sa configuration interne par rapport à la configuration des autres zones. L'investigation de ces schèmes est, à y regarder de près, une analyse des schèmes culturels conditionnant les habitants de chaque zone.

Contrairement aux noms des autres quartiers (notamment Douar des Apaches et Douar El Magtaâ) qui annoncent leur nature, le nom du quartier Bab Ezzhar est un leurre : il résonne comme un oxymoron. La chance n'y a pas sa place. Douar El Magtaâ, lui, est « un bidonville infâme » (p. 116), alors que Douar des Apaches est présenté comme « une bête gigantesque tapie dans l'ombre » (p. 110).

La topographie de Bab Ezzhar, même fouillée, est limitée, tout comme l'espace du quartier. Elle est réduite à quelques composants, tous caractérisés par *l'exigüité* et *l'insalubrité* : des rues traversées de rigoles d'eaux usées puantes, une place où se rassemblent des hommes estropiés par la guerre (les Anciens combattants d'Indochine) et des enfants abandonnés à leur sort quand ils ne sont pas à l'école pour subir le sadisme de Si Djelloul, ou chez eux, pour recevoir coups¹² et injures. Car, dans ce quartier la quasi-totalité des maisons accueille plusieurs familles à la fois : une pièce pour chaque famille souvent nombreuse. Comme, dans une prison, la promiscuité y est forte au point de ne favoriser aucune intimité. Le seul espace qui peut offrir un semblant de liberté, la terrasse (qui donne une vue haute et large), devient le lieu de l'impur par excellence : l'adultère et la zoophilie. Enfin, le cimetière, lieu doté d'une certaine sacralité, est souvent souillé par des bandes de loubards qui viennent s'y soûler, voire forniquer. La mosquée, elle, est l'unique lieu qui échappe à la souillure dans cet univers sordide.

La médina, elle, est représentée avec une certaine nostalgie. Elle a subi, elle aussi, un processus de dénaturation. Les toponymes, comme les lieux qu'ils indiquent, ne renvoient plus aux mêmes contenus d'antan : Bab Mahrouk, Jnan Sbil, Impasse des Gargotiers, Pont des cordonniers, et surtout la Place Baghdadi ont perdu la « saveur » des odeurs, des bruits et l'éclat des spectacles qui s'y déroulaient :

¹² Rouiched, en colère, s'écrie « Foutue maison où tout marche avec des coups ! » (p. 108).

Il fut un temps où cette place était un haut lieu de spectacle et de divertissement populaire. C'était au temps où elle accueillait les *hlaqi*. On y venait pour écouter les contes de Herrba et ses facéties égrillardes, pour voir les comédiens, les charmeurs de serpents, les montreurs de singes, les prestidigitateurs et autres saltimbanques (p. 126).

Cette place, jadis lieu du vivant et du vivre-ensemble, est devenue « pleine de poussière, de fumée, de jeunes désœuvrés, assis sur les trottoirs, de pickpockets, de vendeurs à la sauvette et de marchands des quatre saisons qui passaient leurs journées à jouer à cache-cache avec les *mokhaznis* » (p. 127). La répression et la corruption généralisée, sont justement à l'origine de cette dégradation de la Médina et de la déshumanisation d'une grande partie de la population.

La Ville-Nouvelle (nommée aussi *Dar Dbibegh*), avec ses beaux quartiers, ses villas avec piscine et jardins bordés d'arbres fruitiers, ses « riches confiseries », ses rues et ses avenues propres, ses parcs, ses places (telles Place Florence), voire ses « poubelles riches » convoitées par la horde de nécessiteux venus des bas-quartiers, semble échapper momentanément à ce processus de dégradation. Mais les prémisses de la déchéance se manifestent çà et là et le toilettage que la ville reçoit de temps en temps (à l'occasion de la visite d'une haute personnalité étrangère) pour camoufler sa « dégénérescence » n'arrive pas à leurrer le narrateur :

Même les puanteurs les plus tenaces disparaissent le temps du séjour de l'hôte dans la ville, comme celle de Oued Zbel qui charrie la merde de Dar Dbibegh vers les bas-quartiers, la seule chose que les habitants des hauteurs de la ville laissent généreusement aller vers leurs frères d'en bas (p. 100).

Il y a donc une sorte de *ségrégation sociale* qui se manifeste par des frontières visibles¹³ et invisibles et par des guerres entre bas-quartiers surtout (Bab Ezzhar *vs* Douar des Apaches *vs* Douar El Magtaâ).

Le déplacement des personnages d'une zone à l'autre prend l'allure d'un voyage de découverte ou d'une conquête. Car, d'une zone à l'autre, d'un « territoire » à l'autre, on ne vit pas dans la même culture ni dans le même corps. Or, le corps est l'identité même. Mais, comme nous allons le voir, avec des corps déchus, empruntés, il est impossible de parler d'une identité unie, homogène, stable. L'impureté¹⁴ de l'espace et tous les conflits extérieurs qu'elle génère ont leurs pendants *dans le corps* des personnages de Bouignane dans *La Porte de la Chance*.

¹³ Oued Fès, jadis lieu de baignade pour les enfants des pauvres, est l'une des frontières « naturelles ».

¹⁴ L'impur-impureté ne doit pas être entendu ici non dans son sens religieux ; il qualifie ici un *état déviant* d'être et de comportement des personnages ; il est aussi une caractéristique d'un espace où les lois qui régulent les rapports sociaux ou interindividuels sont des « lois » qui *dénaturent* l'être humain ou le pervertissent. L'impur est donc l'anormal, l'illicite, l'immoral laïque, c'est-à-dire une posture dans la vie dont le vecteur est toute forme de violence et qui présente un écart par rapport à ce qui pourrait constituer un vivre-ensemble solidaire.

2. CORPS IMPURS

2.1. Corps déchus, corps-déchets : l'être-jeté

Le corps, chez Bouignane, est essentiellement *déchéance*, *manque*, *infirmité* ou *impureté*. Il n'est jamais unité ou entité intègre. Il est d'abord *infirmité* physique ou « psychique ». Les surnoms de certains personnages en portent la marque, tels « Grosse-tête », « Yeux blancs » (un mendiant aveugle dont les « yeux ressemblaient à deux boulettes de graisse » p. 80), « El Khammar », (prénom qui signifie « buveur de vin » ; ivrogne, le personnage l'est). D'autres personnages en portent la souffrance. Dosti (alias Hassan) est « un grand garçon boiteux et un peu simple d'esprit » maltraité par ses camarades qui s'amuse souvent à « lui jouer des tours pendables et à lui lancer des pierres pour le faire courir parce qu'avec *son pied bot*, il avait une drôle de façon de courir » (p. 5).

Il s'agit d'une déchéance admise puisque utilisée pour rabaisser davantage. El Khammar traite son fils Rouiched, de « bâtard », de « fils de péché », de « fils de chienne », et de « fils d'adultère » (p. 7-8). Le rabaissement subi par le fils, le père l'a déjà vécu ; comme s'il s'agissait d'une sorte de tare héréditaire incorrigible, de fatalité inscrite dans le cours de l'Histoire. *Le corps est déchu car son histoire est une histoire de déchéance*. Il devient même support d'un langage dégradant et injurieux. Lors d'une querelle de voisines, la mère de Rouiched « pour toute réponse [...] contourna un peu la bassine et lui présenta son derrière. Parle à celui-ci, ma tête est malade » (p.17).

Comme la violence est permanente, héréditaire, le corps a fini par s'y accoutumer, y devenir insensible puis par la reproduire :

Les coups de ceinturon étaient aussi cuisants que s'il eût été torse nu. Mais il les encaissait sans émettre le moindre cri, sans laisser sourdre la moindre larme. Rien ni personne ne pouvait plus le faire pleurer. Cela faisait longtemps qu'il avait épuisé toutes les larmes de son corps à force d'être rudoyé. Son corps et son cœur s'en étaient durcis (p. 8-9).

Ce durcissement produit sur l'enfant un effet d'insensibilité, voire de masochisme :

Il se dit que, malgré tout, malgré les zébrures laissées par les coups de ceinturon sur son dos, malgré toutes les rossées passées et à venir, la vie valait bien la peine d'être vécue (p. 24).

Mais l'on peut se demander s'il s'agit de masochisme, d'optimisme ou encore de diabolisme, car à force d'agitation, Rouiched est craint ; et pour certains, il a le « diable au corps » (p. 10).

Par ailleurs, il y a, dans les textes de Bouignane, une représentation négative du corps qui peut atteindre une certaine *animalisation*. Si Djelloul, le maître d'école « au visage taillé à la hache » (p. 34) a des « yeux de caméléon » (p. 31) ; Tamou, la vieille épouse de l'épicier, est « lente comme une tortue et myope comme une taupe » (p. 103) ; Mbarek le cafetier « lézarde sur la terrasse de son café » (p. 25) ; enfin Khadija, l'épouse de l'oncle Sellam, avec « cette montagne de chair » (p.

49) et « sa croupe éléphanterque » (p. 49), ressemble à un pachyderme. Les groupes de mendiants affluant sur la Ville-Nouvelle est assimilée à une « horde » (p. 85) attaquant sauvagement l'espace ordonné de la ville. De même, la clientèle multiple et oisive des cafés est comparée à « une multitude bovine » (p. 86).

Mais il y a aussi, dans l'univers romanesque de Bouignane, des *corps-déchets*. Ceux dont la société ne veut pas et ceux que l'Histoire a oubliés.

Les rejetés de la société sont continuellement poursuivis par des fourgonnettes de police et éloignés, déposés quelque part car ils nuisent à l'image de la Nouvelle-Ville et à ses habitants riches :

Les petits chemkara, ces enfants-clochards dont les villes sont infestées et qui vivent de rapine et de mendicité (p. 100).

L'auteur en dresse un portrait vivant qui est, au fond, le portrait de tous les exclus de l'Histoire et de la société:

Déguenillés, hirsutes, noirs de crasse. L'un d'eux, ivre, allait pieds nus, d'un pas chancelant et tentait de s'appuyer sur son compagnon qui le repoussait en riant et en l'abreuvant d'injures obscènes. Ce dernier traînait des chaussures dépareillées et trop grandes pour lui. Il serrait dans son poing un chiffon imbibé de colle qu'il humait à pleins poumons. Le garçon qui titubait s'arrêta et tira de sous ses loques une bouteille contenant du Janka, mélange d'alcool à brûler et d'eau ou de limonade. Les jambes écartées et la tête à la renverse, il but les dernières gorgées à même le goulot (p. 100-101).

La quasi-totalité des personnages du roman vivent à la marge de la société, dans la misère et dans l'errance extérieure et intérieure ; tous « titubent » dans ce monde qui les rejette ; et tous cherchent quelque adjuvant pour oublier et s'oublier. Ils sont « caché[s] comme une maladie honteuse » (p. 100). Car, en définitive, les bas-quartiers n'ont rien à envier aux hangars et dépotoirs où sont entassés les « chamkaras ».

Quant aux oubliés de l'Histoire, ils traînent avec eux leur handicap et leur amertume. Sur la place du mûrier, leur « Quartier général », les Anciens Combattants passent leur temps à jouer aux dames et à raconter leur « lointaine et héroïque équipée au pays de l'Oncle Hô » (p. 25). Ils ont presque tous perdu un membre : « Ba Bouchta avait perdu un bras, Ba Kaddour, sa jambe, Ba Allal son oreille » (p. 26). Oubliés, leur salut et la récompense de leurs sacrifices, ils les projettent dans l'au-delà. La prière ponctue ainsi leur journée et leur nuit. Paradoxalement, ces estropiés de l'Histoire semblent, dans leur résignation, les moins portés sur la violence et la cruauté.

Car la violence, souvent injustifiée, est le vecteur de tout le roman. Elle est partout et sous toutes ses formes : physique (bagarres), verbale (insultes), psychologique (humiliations), morale (adultère et trahisons). Elle frappe les corps et les espaces.

Même si les enfants du roman expliquent à leur manière la violence d'untel ou d'untelle, ils ont une conscience diffuse, que quelque chose

dans les murs et hors des murs cause cette cruauté générale. Que le père de Rouiched soit brutal parce qu'il boit « du sang de chien » ou « de l'urine de Satan » (p. 21-22) ; que l'œil de Mahjouba soit à l'origine de certains malheurs, n'occulte pas le fait que *l'exiguïté* de l'espace habitable et son *insalubrité* travaillent les corps et les âmes.

D'ailleurs, les rares « corps positifs » du roman – ceux de Maîtresse Samira et des enfants des beaux quartiers – « appartiennent » et se meuvent dans la Ville-Nouvelle. Maîtresse Samira, « avec ses cheveux blonds coupés court, ses yeux bleus et ses taches de rousseur aux joues, on aurait dit une nazaréenne » (p. 43), avait le corps d'une étrangère ; un corps qui n'a donc pas subi de violence. Libre dans son corps, « elle s'habillait d'une manière un peu trop osée pour un quartier comme Bab Ezzhar. Des jupes courtes qui laissaient voir de superbes jambes blanches, faites au moule » (p. 43). La beauté du corps de Maîtresse Samira et sa liberté (voire son humanisme puisqu'elle traite ses élèves avec respect, générosité et compassion, lire les pages 44 à 46) semblent émaner directement de ses origines sociales et donc « spatiales ».

La même beauté et la même douceur caractérisent les corps des enfants de la Ville-Nouvelle : « Joufflus, bien peignés, bien vêtus et propres comme des sous neufs » (p. 97), ils s'adonnent à des jeux sages où la violence est bannie.

2.2. Corps empruntés, corps rêvés : l'être imaginaire

Contrairement aux habitants de la Ville-Nouvelle, la « population rejetée » du quartier Bab Ezzhar, rêve sa beauté, sa richesse et sa puissance. Si elle ne crée pas, par le truchement du récit et de la rêverie un *espace imaginaire* pour échapper à sa déchéance et s'accomplir pleinement, elle y accède à travers la télévision et le cinéma.

En effet, dans la maison où s'entassaient les dix familles, dont celle de Rouiched, tout s'immobilise à l'heure du feuilleton mexicain, *Rosa*, et toutes les chambres résonnent du même son de la télé : comme tous les colocataires, « comme sa fille, la mère de Rouiched attendait *Rosa* sur des charbons ardents. Le temps d'un épisode, elle oubliait ses misères, l'ivrognerie et la brutalité de son mari et cette vie de mule, où elle était toujours à trimer avec résignation » (p. 107).

Et si Rouiched, enfant-berger, rêve au-dessus des tombes, c'est pour s'imaginer dans tous les rôles de puissance qu'il connaissait :

Acteur de cinéma adulé par les foules, footballeur faisant vibrer les stades, prince, magicien, maître d'un bonnet d'invisibilité grâce auquel il redressait les torts et se jouait des méchants... Le plus souvent, il s'imaginait enfant unique dans une famille très riche qui s'empressait de réaliser ses moindres caprices. Jouets, friandises et gâteries de toute sorte lui étaient offerts à discrétion. [...] Il faisait entrer sa sœur et son petit frère dans sa rêverie afin qu'ils se régalaient avec lui (p. 50).

Ces identités successives empruntées s'arrêtent cependant au seuil de l'imaginaire chez Rouiched. Chez Dosti, elles deviennent carrément

emprunt de corps et d'identité. Par son art de conteur et d'acteur, il rejoue le film hindou vu devant ses camarades en s'identifiant à chaque personnage, voire au célèbre acteur Amithab Bachan. Son infirmité et sa fragilité, Dosti les fait disparaître le temps d'un récit où son corps emprunte la puissance et la beauté aux acteurs qu'il imite. L'emprunt de corps constitue justement l'*incipit* du roman :

Avec force de gestes et bruits de la bouche qui le faisaient postillonner abondamment, le handicapé décrivait les prouesses du héros, sautait de-ci de-là, virevoltait. Il faisait mine de donner de formidables coups de poing, d'en esquiver d'autres, saisissait à bras-le-corps des adversaires invisibles et les abattait rageusement sur le sol. [...] Passionné de films hindous, rien ne lui plaisait autant que d'en raconter, surtout ceux où jouait l'idole de tous les gamins du quartier : Amithab Bachan (p. 5).

Par-delà cette identification et ces identités fictionnelles, Dosti conquiert à la fois un *Être* et un *pouvoir* : le pouvoir qu'il peut exercer sur ceux qui le martyrisent dès l'arrêt de son récit. La schizophrénie de Dosti/Hassan, fondée sur l'hybridité et la dualité, est la caractéristique de tous les personnages du roman. L'impur est d'abord corps chez Bouignane.

CONCLUSION : LE CORPS MANIPULÉ

D'où vient cette déchéance, d'où vient cet impur qui traverse en filigrane les romans de Bouignane ?

Il est une séquence capitale de *La Porte de la Chance* qui nous semble contenir un sens allégorique et symbolique à la fois : l'effondrement de la maison et ce qui l'accompagne : la révélation des forces cachées qui manipulent directement ou indirectement cette population déshéritée. C'est avec un humour noir que le narrateur décrit la vétusté et l'insalubrité d'un quartier entier qui menace ruine¹⁵ ; et c'est avec une ironie amère qu'il analyse le jeu pervers auquel se livrent les représentants de l'autorité (*mokaddem, Khalifa, Qaid*) en usant de corruption, de terreur et de fausses promesses. L'effondrement régulier des maisons est emblématique de l'effondrement toujours imminent d'un système politique fondé sur la manipulation et la répression. Un système politique dont les corps et les espaces écrits ne sont que l'expression¹⁶ ; un système politique qui perdure malgré la « révolte impuissante » (car réduite au sarcasme) des habitants, conscients d'être des citoyens sans rang ; conscients de vivre dans l'*indignité*¹⁷.

¹⁵ Le roman évoque *Kahf El Azba*, un terrain qui a accueilli les survivants d'un quartier effondré par un glissement de terrain au milieu des années 90 à Fès ; ces survivants n'ont jamais été relogés dignement.

¹⁶ Cette politique de ruralisation de la ville ou du moins du *transfert du rural dans la ville*, est l'une des stratégies de domination pratiquée par les régimes totalitaires. Nous pensons à la terrible expérience des Khmers rouges au Cambodge.

¹⁷ Il est symptomatique que, dans l'univers romanesque de Bouignane, même les espaces ouverts donnent l'impression et le sentiment d'étouffement, d'enfermement, voire de fermeture.

L'hétérogénéité, l'impureté et la déchéance des corps et des espaces dans les romans d'El Mostafa Bouignane ont ainsi un fondement, une cause, une explication : l'effondrement du politique comme valeur élevée ; ou encore l'effondrement comme risque qui guette ce même système politique. L'écriture de la ville repose ici sur une vision qui interroge le politique et l'historique de l'urbanisation/désurbanisation au Maroc, au moins jusqu'à la fin des années 90¹⁸. Nous l'avons dit, cette désurbanisation est indissociable d'une sorte de fragmentation de l'être qui engendre des comportements de *folie ordinaire* : celle dont souffre, à son insu, la population des quartiers-tampons, plongée qu'elle est dans le labyrinthe de son corps déchu, *manipulé*. Elle est une sorte d'*enfermement ouvert* : un dispositif d'asservissement et de contrôle des corps.

ABDERRAHIM KAMAL
(Université de Fès)

¹⁸ Rappelons que le soulèvement populaire du 14 décembre 1990 a eu lieu à Fès et a fait des dizaines de victimes. Il s'agit d'un événement qui a fait vaciller le pouvoir en place ; il lui a surtout fait prendre conscience de sa fragilité et de la nécessité, pour éviter son effondrement, d'une politique sociale garantissant un minimum de droits aux citoyens.

BIBLIOGRAPHIE

- BONNET Véronique, KOBER Marc, ZEKRI Khalid, « Lire les villes marocaines », dans *Itinéraires*, n° 3, 2012 ; paru chez L'Harmattan en 2013.
- FOUCAULT Michel, « Naissance de la biopolitique », dans *Dits et écrits III*, Paris, NRF Gallimard, p. 818-825.
- FOUCAULT Michel, « Les rapports de corps passent à l'intérieur des corps », dans *Dits et écrits III*, Paris, NRF Gallimard, p. 228-236.
- GENEL Katia, « Le biopouvoir chez Foucault et Agamben », *Méthodos. Savoirs et textes*, n° 4, 2004, revue en ligne hébergée par le site Openedition.
- GONTARD Marc, *Le Moi étrange. Littérature marocaine de langue française*, L'Harmattan, 1993.
- LEHDAHDA Mohamed, BOULAABI Ridha (Éds.), *Poétique de la ville marocaine*, « Série – Actes de colloques », n° 23, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Meknès, 2009.
- MDARHRI ALAOUI Abdallah, *Aspects du roman marocain*, Ed. Zaouia, 2006.
- MEHDI Fouad, *A l'écoute des écrivains marocains*, Virgule édition, 2018.
- KOBER Marc, ZEKRI Khalid, *Récits du corps au Maroc et au Japon*, revue *Itinéraires*, 2011 ; paru chez L'Harmattan en 2012.
- SALTANI Bernoussi (Éd.), *50 ans de littérature marocaine de langue française*, Revue Interculturel Francophonies, n°10, 2006.